

est encore au répertoire de toutes les grandes scènes allemandes. Il convient de prendre en note que Wagner l'avait en profonde admiration. Citons ensuite :

Berton (Henri-Montan) (1767 † 1844), né à Paris.

Fils de Pierre-Montan Berton, qui fut chef d'orchestre puis directeur de l'Opéra, il produisit un très grand nombre d'œuvres dramatiques, dont les plus connues sont : *Montano et Stéphanie*, *Aline reine de Golconde*, *le Délire*, etc. Ses ouvrages théoriques ont peu de valeur.

Il fut professeur d'harmonie au Conservatoire en 1795, et professeur de composition en 1816. Membre de l'Institut en 1815. Il eut pour maître Sacchini.

Reicha (Antoine) (1770 † 1836), né à Prague.

Fut nommé professeur au Conservatoire en 1817, et membre de l'Institut en 1835, un an avant sa mort.

Ses ouvrages didactiques, parmi lesquels on peut citer le *Traité de mélodie*, le *Traité complet et raisonné d'harmonie pratique*, le *Traité de haute (?) composition musicale*, n'ont qu'une importance secondaire.

Il s'est essayé trois fois au théâtre, sans réussite, s'est voué ensuite à la composition de musique de chambre pour instruments à vent, et a écrit alors un très grand nombre de *Quintettes* pour flûte, hautbois, clarinette, cor et basson (environ une centaine), qui ont eu quelques succès éphémères, mais sont à présent ignorés de tous, ou à peu près.

Quelque faibles que soient les traces qu'il a laissées, il y a lieu de voir en lui un artiste de haute valeur et consciencieux.

Catel (1773 † 1830), né à l'Aigle (Orne).

Malgré leur valeur réelle, aucun de ses ouvrages n'est resté au répertoire.

Après avoir étudié l'harmonie et la composition sous la direction de Gossec, il fut nommé professeur d'harmonie au Conservatoire dès la création de cet établissement (1795), et écrivit un *Traité d'harmonie*, publié en 1802, qui fut pendant près d'un quart de siècle le seul guide des étudiants musiciens.

Membre de l'Institut en 1815.

Enfin, pour en terminer avec les maîtres français ayant toujours conservé l'allure classique, mentionnons quelques musiciens consciencieux :

Onslow (1784 † 1852), né à Clermont. D'origine anglaise.

Après quelques essais dramatiques infructueux, il se spécialisa dans la musique de chambre. On a de lui des *Sonates*, *Duos*, *Trios*, *Quatuors*, un *Sextuor* pour instruments à cordes, et une remarquable collection de *Quintettes*, par lesquels il est resté célèbre.

Il eut pour professeur Dussek, Cramer et Reicha. Membre de l'Institut en 1842.

Boëly (A.-P.-F.) (1785 † 1858), né à Versailles.

Pièces d'orgue, de piano et de musique de chambre écrites dans un style classique et sévère. Il a été, je crois, organiste à Saint-Germain-l'Auxerrois.

puis, venu bien plus tard :

Blanc (Adolphe) (1828 † 1885), né à Manosque.

L'un des derniers fidèles du genre purement classique. A laissé beaucoup de musique de chambre dans le style ancien, d'un curieux intérêt archaïque.

Il nous faut maintenant faire un saut en arrière assez considérable pour rechercher l'origine du romantisme musical en France.

H. — École Romantique Française.

Son premier représentant est aussi l'une des gloires les plus pures de notre école nationale, l'un des compositeurs dont les nombreux succès furent le plus populaires et dont le style, toujours très châtié, ne commence que depuis peu à se démoder.

Boïeldieu (Fr.-Adrien) (1775 † 1834), né à Rouen.

Sauf quelques mélodies et quelques pièces instrumentales, aujourd'hui oubliées, il n'a écrit que pour le théâtre.

Le Calife de Bagdad, *Ma Tante Aurore*, *les Voitures versées*, *Jean de Paris*, *le Nouveau Seigneur de village*, *la Fête du village voisin*, *le Chaperon rouge* et enfin *la Dame blanche*, qui est encore au répertoire.

Il fut nommé membre de l'Institut en 1818; professeur de piano au Conservatoire, il eut pour élève Zimmerman; Adolphe Adam fut aussi son élève pour la composition.

On trouve bien dans l'œuvre de Boïeldieu toutes les qualités inhérentes au style français : clarté, simplicité, franchise, esprit et bonne humeur. L'harmonie est très soignée, très pure, et l'instrumentation intéressante ; l'ensemble est toujours élégant et bien en situation. Sa longue vogue est donc justement méritée. Moins important fut :

Nicolo (1775 † 1818), né à Malte.

De son vrai nom *Isouard*, Nicolo n'étant qu'un prénom ; compositeur de musique aimable et facile, a laissé de nombreux opéras-comiques, parmi lesquels il convient de citer : *les Rendez-vous bourgeois*, *le Billet de loterie*, *Joconde*, *Jeannot et Colin*, dont le succès a été durable, et qui contiennent de jolies choses.

Plusieurs tentatives de collaboration eurent lieu en ce temps, mais sans grands succès.

Le Baiser et la Quittance fut écrit en collaboration par Boïeldieu, Méhul, Kreutzer et Nicolo en 1802.

Le Siège de Mézières était aussi le résultat d'une collaboration, en 1814, de Boïeldieu, Catel, Cherubini et Nicolo.

Le seul de ces artistes dont nous n'ayons pas encore parlé est Kreutzer, qui fut plus célèbre comme violoniste que comme compositeur¹, et qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, **Kreutzer** (Conradin) (1782 † 1849), un compositeur allemand, celui-là, bien qu'il ait écrit quelques ouvrages sur des poèmes français, de peu d'importance et de peu de retentissement aussi.

L'étude des romantiques français va nous conduire, à travers l'une des plus belles périodes de l'art, jusqu'aux temps modernes. Toutefois, nous réserverons systématiquement pour un chapitre spécial ceux des maîtres contemporains qui poursuivent actuellement leur carrière militante, et seront ainsi mieux groupés.

Aussitôt après l'auteur de la *Dame blanche*, nous allons

1. Voir page 542.

voir se succéder sans interruption ceux de la *Muette*, du *Pré aux Clercs*, du *Prophète*, de la *Juive*, du *Chalet* et des *Troyens*.

Auber (Daniel-François-Esprit) (1782 † 1871), né à Caen.

Elève de Ladurner pour le piano, et de Cherubini pour la composition ; voici ses principaux opéras :

Le Séjour militaire, *le Testament*, *la Bergère châtelaine*, *la Neige*, *le Concert à la cour*, *Léocadie*, *le Maçon*, *Fiorella*, *la MUETTE*, *la Fiancée*, *Fra-Diavolo*, *le Dieu et la Bayadère*, *le Philtre*, *le Serment*, *Gustave III*, *Lestocq*, *le Cheval de bronze*, *Actéon*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *le Lac des Fées*, *les Diamants de la couronne*, *la Part du diable*, *la Sirène*, *la Barcarolle*, *Haydée*, *l'Enfant prodigue*, *Marco Spada*, *Manon Lescaut*, *la Fiancée du roi de Garbe*, *le Premier Jour de bonheur*, *le Rêve d'amour* (1869).

Son principal collaborateur, pour les poèmes, fut Scribe.

Auber fut l'un des plus féconds compositeurs dramatiques de l'école française, le plus spirituel peut-être et le plus pimpant, toujours d'une élégance et d'une distinction parfaites ; la finesse et la grâce sont ses caractéristiques ; une fois par exception, en écrivant la *Muette*, il a montré une autre face de son talent, car là, l'entrain, l'enthousiasme patriotique, une chaleur et une verve presque italiennes, deviennent les qualités dominantes.

Il fut directeur de la musique de la chapelle impériale des Tuileries, pour laquelle il écrivit un certain nombre d'œuvres religieuses.

Membre de l'Institut en 1829.

Directeur du Conservatoire de 1842 à 1871, il est mort pendant la Commune.

Hérold (Ferdinand) (1791 † 1833), né à Paris.

Elève de Fétis pour le solfège, de Catel pour l'harmonie, de Kreutzer pour le violon, d'Ad. Adam pour le piano, de Méhul pour la composition, il obtint, en 1812, le prix de l'Institut.

Ses plus célèbres ouvrages sont trois opéras-comiques, *Marie*, *Zampa* et *le Pré aux Clercs* ; style clair, élégant, facile, orchestration riche et colorée, beaucoup de piquant, dans le tour mélodique, telles sont les qualités bien françaises qu'on retrouve à chaque pas dans l'œuvre de ce maître, dont l'originalité est incontestable, puisqu'on reconnaît sa manière à chaque page de ses œuvres, et qui pourtant subissait très volontiers les influences étrangères ; Rossini avec son exubérant entrain, Auber avec son style mordant et incisif, et, plus que tout autre, Weber par

sa poésie pénétrante comme par son énergie et son brillant, ont exercé sur lui une action facile à reconnaître.

Comme Schubert en Allemagne, comme Bellini en Italie, ses contemporains, des charmeurs comme lui, il est mort jeune, à quarante-deux ans, en plein épanouissement de son charmant génie, tout de verve et de chaleur communicative.

Meyerbeer (Giacomo) (1791 † 1864), né à Berlin.

C'est à Darmstadt, vers 1810, à l'école de l'abbé Vogler, où l'on ne s'occupait guère que de musique scientifique et religieuse, qu'il fit ses premières études sérieuses de composition. Jusque-là ce n'était qu'un habile pianiste, ayant travaillé avec Clementi, et déjà renommé malgré sa jeunesse, doué aussi d'une remarquable faculté d'improvisation. Sous l'abbé Vogler, il apprit le contrepoint et la fugue, et les règles de la composition dans le style allemand. Il n'est rien resté, sauf le titre de quelques-unes (*la Fille de Jephthé*, oratorio; *les Amours de Thévelinde*, monodrame; *Abimeleck*, opéra-comique), des œuvres dramatiques ou instrumentales de cette première période de production (1813 et années suivantes).

Après avoir, par sa propre nature et par la direction de ses études, éprouvé la plus grande répugnance pour tout ce qui était étranger à l'art allemand, il entreprit, sur les conseils de Salieri, un voyage à Venise pour y étudier la façon de traiter les voix; il s'éprit alors complètement de l'école de Rossini, et abandonna son premier style pour écrire dorénavant dans la manière italienne; parmi les ouvrages de cette deuxième période, au nombre de six ou huit, il n'y a à retenir que *Marguerite d'Anjou* (1820), *l'Exilé de Grenade* (1822) et le *Crociato* (1824, Venise), qui établit définitivement sa réputation en Italie.

Une deuxième et glorieuse métamorphose eut lieu lorsque, en 1831, il fit jouer à l'Opéra de Paris *Robert le Diable*, dans le style français, suivant encore Rossini, devenu son ami intime, dans cette nouvelle évolution; vinrent alors, dans l'ordre: *les Huguenots* (1836), *le Camp de Silésie* (1844), devenu en 1854 *l'Étoile du nord*, *le Prophète* (1849), *le Pardon de Ploermel* (1859), et enfin *l'Africaine*, qui n'a été jouée et gravée qu'après la mort de l'auteur, en 1865, et à laquelle il est permis de supposer qu'il eût introduit quelques modifications aux répétitions, selon son habitude constante.

A ces immortels chefs-d'œuvre, encore pour longtemps au répertoire, il convient d'ajouter la musique de scène écrite pour le drame de *Struensee*, de son frère Michel Beer, les trois grandes *Marches aux flambeaux*, la *Schiller-Marsch*, un admirable recueil de *Quarante mélodies*, de la musique religieuse, etc.

Le vrai nom de Meyerbeer est *Beer*; les deux premières syllab-

bes ont été ajoutées en souvenir d'un ami de sa famille, *Meyer*, qui lui légua, dans sa jeunesse, et sous cette condition, une fortune considérable; cette circonstance fut très heureuse, car Meyerbeer, surtout dans sa dernière manière, avait le travail lent, et il paraît douteux qu'il fût jamais parvenu au complet épanouissement de son génie si, comme tant d'autres, il avait eu à lutter contre les difficultés matérielles de la vie.

Il fut élu membre associé de l'Institut en 1834.

Nous avons déjà signalé la curieuse similitude des voies parcourues par Gluck et Meyerbeer; peut-être pourrait-on en conclure que la fréquentation d'écoles diverses est favorable au développement des grands génies. Les exemples en sont nombreux.

Halévy (Fromental) (1799 † 1862), né à Paris.

Élève de Berton et de Cherubini, 1^{er} prix de Rome en 1819.

Ses ouvrages les plus importants sont: *la Juive*, *l'Éclair*, *Guido* et *Ginevra*, *la Reine de Chypre*; mais il ne faut pas oublier: *les Mousquetaires de la Reine*, *la Fée aux Roses*, *la Magicienne*, *Jaguarita*, ouvrages qui eurent leur temps de succès, et le méritaient largement. Actuellement, on ne se souvient que de *la Juive*, restée au répertoire de l'Opéra, et de quelques fragments de *Guido*, de *l'Éclair*...

Halévy fut professeur au Conservatoire, d'abord pour l'harmonie et l'accompagnement, en 1827; puis, en 1833, pour le contrepoint, la fugue et la composition; ses principaux élèves furent alors: Gounod, Victor Massé, Bazin, Deldevez, Deffès, Gastinel, Bizet, qui devait devenir son gendre, etc.

Il fut nommé membre de l'Institut en 1836, puis secrétaire perpétuel en 1854.

Niedermeyer (1802 † 1861), né à Yvonand (Suisse).

Musicien très distingué, dont le style est toujours pur et élevé. Deux de ses opéras eurent un certain succès, *Stradella* et *Marie Stuart*; dans ce dernier se trouve la célèbre romance: *les Adieux de Marie Stuart*. Il a écrit aussi de fort belles *Mélodies* sur des vers de Lamartine et de Victor Hugo, toujours empreintes de noblesse et de poésie.

Il a fondé à Paris l'*École de musique religieuse*, qui forme de remarquables organistes et maîtres de chapelle; son gendre, M. Lefèvre, en est le directeur actuel.

Adam (Adolphe) (1803 † 1856), né à Paris.

Élève de Reicha et Boieldieu, second prix de Rome en 1825.

Le Chalet, le Postillon de Longjumeau, le Brasseur de Preston, Giselle, le Diable à quatre (ballet), *le Toréador, la Poupée de Nuremberg, Si j'étais Roi, les Pantins de Violette, Giralda*, etc. Plusieurs messes...

Membre de l'Institut en 1844.

Professeur de composition au Conservatoire en 1848.

Berlioz (Hector) (1803 † 1869), né à la Côte-Saint-André (Isère).

L'un des plus grands et plus pénibles exemples de l'homme de génie incompris de son temps.

Élève de Lesueur au Conservatoire, il obtint le premier grand prix de Rome en 1830. Il avait travaillé précédemment sous la direction de Reicha, mais en réalité il ne retint, de l'enseignement de ces deux maîtres, que certaines idées ou des procédés de Lesueur, fréquemment reconnaissables, et se créa de toutes pièces son style personnel par ses études philosophiques et la contemplation des anciens chefs-d'œuvre, de Gluck principalement.

Une curieuse anecdote m'a été contée par un de mes collègues, qui fut longtemps intimement lié avec Berlioz¹; je la relate ici parce qu'elle montre bien de quelle façon particulière et étrange s'élaborait la pensée musicale dans ce cerveau bizarre.

C'est à l'époque où il écrivait *les Troyens*; il rencontre son jeune ami, auquel il avait coutume de communiquer, ses travaux au fur et à mesure: « Ah! j'ai enfin terminé le récitatif de Didon²; il faut venir chez moi, je tiens à vous montrer cela, lui dit-il; mais, je vous préviens, je n'ai pas encore trouvé les accords!!! » On peut juger par là de la somme de travail que devait lui coûter un grand opéra! Il en venait à bout, pourtant, et de plus on lui doit de précieuses trouvailles d'orchestration.

Les principaux ouvrages qu'il a légués à notre admiration sont: *Benvenuto Cellini, la Prise de Troie, Béatrice et Bénédicte, les Troyens à Carthage*, opéras; *la Damnation de Faust*, légende; *l'Enfance du Christ*, oratorio; *la Symphonie fantastique*, la symphonie d'*Harold* (avec alto solo), la symphonie de *Roméo et Juliette*, la *Symphonie funèbre et triomphale*; trois ouvertures: *les Francs-Juges, Waverley*, et le *Carnaval de Venise*; une *Messe*; un *Requiem*, etc. Tout cela est gauchement bâti assurément, mal orthographié, mais le génie l'emporte, et c'est grand, grandiose, et empoignant quand même; un sentiment noble et élevé plane

1. Adrien Barthe, l'auteur de *la Fiancée d'Abydos*, grand prix de Rome en 1854, actuellement l'un des plus éminents professeurs d'harmonie du Conservatoire.

2. Au 5^e acte, page 270 de la partition piano et chant.

sur le tout, masquant les incorrections et les déficiences sans nombre que révèle l'analyse même la plus superficielle.

Les études de Berlioz furent lentes, pénibles, décousues et mal conduites. Il suffirait de lire ses *Mémoires* pour s'en convaincre, si ce n'était écrit à chaque page de ses œuvres, dans lesquelles on ne peut trouver trace de science vraie ni d'habileté acquise, sauf pour l'orchestration. On peut le constater et le dire sans irrévérence, car cela conduit simplement à voir en Berlioz le triomphe de l'inspiration et de la volonté, à admirer en lui ce qu'il y a de réellement admirable.

C'est loin de l'amoinrir, en tant que penseur et homme de génie; cela le hausse au contraire sur un piédestal spécial.

On lui doit un remarquable *Traité d'orchestration*, suivi de *l'Art du chef d'orchestre*.

Bien que méconnu de ses contemporains, Berlioz est mort officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, et criblé de décorations étrangères; il fut aussi bibliothécaire¹ du Conservatoire et membre des jurys musicaux aux Expositions de Paris et Londres.

Après cette série de noms illustres, nous en devons citer quelques-uns qui laisseront dans l'histoire une traînée moins lumineuse, sans mériter l'oubli complet.

Monpou (1804 † 1841), né à Paris.

A donné à l'Opéra-Comique *les Deux Reines, le Planteur et Piquillo*; il a eu longtemps du succès comme compositeur de romances: *Gastibelza*; etc.

Reber (N.-H.) (1807 † 1880), né à Mulhouse.

Musicien fin et distingué, très érudit, et auteur d'un remarquable *Traité d'Harmonie*; il enseigna cette science au Conservatoire de 1851 à 1862, où il fut chargé d'un des cours de composition et fugue.

Il a écrit plusieurs opéras-comiques bien reçus du public: *la Nuit de Noël, le Père Gaillard, les Dames Capitaines, les Papillotes de Monsieur Benoist*, et de la musique d'ensemble, *Trios, Quatuors*, fort appréciée des gourmets et des raffinés, mais trop délicate pour les succès populaires.

Membre de l'Institut en 1853.

1. Il ne s'occupait nullement de la bibliothèque, et laissait toute la besogne à Bottée de Toulmon, son aide bénévole, qui par le fait était le véritable conservateur, à titre gratuit (1831 à 1850).

Grisar (Albert) (1808 † 1869), né à Anvers.

Plusieurs opéras-comiques d'un style facile et élégant : *Gilles ravisseur*, *les Porcherons*; *Bonsoir*, *Monsieur Pantalon*; *le Chien du jardinier*, et autres.

Clapissou (1808 † 1866), né à Naples de parents français.

Élève de Habeneck et de Reicha.

A produit notamment : *Gibby la Cornemuse* (opéra-comique); *Jeanne la Folle* (grand opéra), *la Fanchonnette* (opéra-comique), son plus grand succès.

Membre de l'Institut en 1845, il est le créateur du musée instrumental du Conservatoire de Paris, qui fut d'abord sa collection particulière, et prit par la suite une extension considérable

Notons en passant :

Mermet (Auguste) (1815 † 1889), né à Paris.

On en a connu trois opéras : *le Roi David* (1845), *Roland à Roncevaux* (1864), *Jeanne Darc* (1875), conçus dans un style franc et simple, mais sans élévation. On n'y peut méconnaître un certain élan patriotique, qui eût été mieux à sa place dans des chœurs d'orphéons ou des œuvres de musique militaire.

Ici se place un type spécial, isolé dans notre histoire :

David (Félicien) (1810 † 1876), compositeur, né à Cadenet (Vaucluse).

Apprit la musique élémentaire dans une maîtrise d'Aix, où il fut ensuite maître de chapelle; puis il vint à Paris, où il reçut des leçons de Reber pour l'harmonie, de Benoist pour l'orgue, et de Fétis pour la composition.

Ensuite, s'étant enrôlé dans les Saint-Simoniens, il suivit, lors de leur dispersion (1833), le groupe qui allait prêcher la nouvelle doctrine en Orient.

Cette circonstance décida de sa carrière. Il fut un musicien orientaliste; non parce qu'il introduisit dans quelques-uns de ses ouvrages des motifs réellement orientaux, ce que tous peuvent faire, mais bien plutôt par la couleur spéciale ou la tournure d'esprit qui résulta d'une habitation de près de trois ans en Égypte, dont il rapporta un style oriental de convention, mais produisant à merveille l'impression exotique cherchée pour des oreilles d'Européens, leur donnant l'illusion de l'Orient.

C'est alors qu'il produisit : *le Désert*, *Christophe Colomb*, odes-symphonies; *la Perle du Brésil*, *Lalla-Roukk*, opéras-comiques; *Herculanum*, grand opéra; et beaucoup de mélodies publiées en recueil ou isolément. Son style est d'une rare poésie.

Il fut élu membre de l'Institut en 1869, et titulaire des fonctions de bibliothécaire du Conservatoire depuis la même époque jusqu'à sa mort, pendant six ans¹.

C'était avant tout un rêveur, un poète et un modeste

A la même époque eurent lieu les premiers succès d'*Ambroise Thomas*, que nous retrouverons plus loin, selon l'ordre méthodique adopté, en compagnie de ses collègues actuels de l'Institut; nous devons citer d'abord :

Bazin (François) (1816 † 1878), né à Marseille.

Premier grand prix de Rome en 1840, élève de Doulen, Berton et Halévy.

Auteur de plusieurs opéras-comiques, *Madelon*, *Maitre Pate-lin*, *le Voyage en Chine*,... qui ont eu du succès, et surtout de deux importants *Traité d'Harmonie* et de *Contrepoint*.

Professeur de solfège au Conservatoire en 1844, d'harmonie en 1849, de fugue et composition en 1871, jusqu'à son décès, il avait plus de valeur comme professeur que comme compositeur.

Maillart (Aimé) (1817 † 1871), né à Montpellier.

Élève de Guérin pour le violon, d'Elwart pour l'harmonie, puis de Leborne pour la fugue et la composition, il obtint en 1841 le premier prix de Rome.

Ses œuvres dramatiques sont : *Gastibelza*, *le Moulin des Tilleuls*, *la Croix de Marie*, *les Dragons de Villars*, *les Pêcheurs de Catane*, *Lara*; je ne crois pas qu'il se soit essayé dans d'autres genres que l'opéra-comique.

Litolff (Henri) (1818 † 1891), né à Londres.

Son père était Français, sa mère Anglaise.

Comme tempérament artistique, il n'est pas sans quelque analogie avec Liszt. Grand virtuose pianiste, fougueux, passionné, compositeur appartenant comme lui à l'école romantique, il en diffère, malheureusement, par le succès, qui lui a presque toujours fait défaut; par l'élévation aussi peut-être.

Il a écrit pour le théâtre, pour l'orchestre et pour le piano; on peut citer de lui : des *Concertos*, des *Symphonies*; l'ouverture

1. Tout comme son prédécesseur Berlioz, il envisageait cette fonction comme purement honorifique; un témoin autorisé (Weckerlin) m'affirme pourtant qu'il est venu une fois à la bibliothèque, sur sa demande.

des *Girondins*, *Héloïse et Abailard*, opérette; *la Belle au Bois dormant*, féerie; *l'Escadron volant de la reine*, opéra-comique.

Quelques-uns pourront penser que par l'ouverture des *Girondins* (où il a pourtant introduit *la Marseillaise*) et par ses Symphonies, il se rattache à l'école allemande(?).

Lacombe (Louis) (1818 † 1884), né à Bourges.

De son vrai nom Louis *Brouillon*, fut élève de Zimmermann, de Czerny et de Barbereau. C'est plus qu'un incompris, c'est un inconnu, en dépit de la valeur incontestable de ses œuvres, parmi lesquelles on devrait au moins connaître : *les Harmonies de la nature*, *l'Ondine et le Pêcheur*; deux symphonies dramatiques, *Manfred* et *Arva*; un opéra-comique, *la Madone*, et *Winkelried*, œuvre posthume. Seules, quelques pièces de piano ont eu un succès, hélas! éphémère.

Offenbach (Jacques) (1819 † 1880), né à Cologne.

Créateur du genre *opérette*, qui participe de l'opéra-comique et de l'opéra-bouffe italien, il a écrit des partitions pleines d'esprit et de bonne humeur, mais parfois manquant de distinction : *Orphée aux Enfers*, *la Belle Hélène*, *les Deux Aveugles*, *la Chanson de Fortunio*, etc. Musicien instinctif et sans instruction musicale, il ne réussit jamais, malgré quelques tentatives, comme *les Contes d'Hoffmann*, dans un genre plus élevé.

C'est pourtant un des artistes les plus amusants et spirituels qui aient jamais existé. Mais voici venir une des plus hautes personnalités de l'école française, un maître que chacun doit saluer le front découvert; j'ai nommé :

Gounod (Charles) (1818 † 1893), né à Paris.

Élève d'Halévy, de Lesueur et de Paër, obtint le premier prix de Rome en 1839.

Sa carrière est trop dans la mémoire de tous pour qu'il soit opportun de l'esquisser ici. Je donnerai seulement la liste, à peu près chronologique, de ses principaux ouvrages : *Sapho*, grand opéra (1851); *la Nonne sanglante*; *le Médecin malgré lui*, opéra-comique; *Faust*; *la Colombe*; *Philémon et Baucis*; *la Reine de Saba*; *Mireille*; *Roméo et Juliette*; *Polyeucte*; *Cinq-Mars*, etc.; la musique de scène de deux drames : *les Deux Reines* de Legouvé, et *Jeanne d'Arc* de Barbier; puis, en dehors du théâtre, plusieurs *Messes*, les unes pour grand orchestre, les autres ayant caractère orphéonique, beaucoup de *musique d'église*, deux *Symphonies*, quatre *recueils* de vingt *mélodies* chacun, devenus presque populaires, un charmant petit poème intitulé *Biondina*,

l'oratorio de *Tobie*, la belle lamentation *Gallia*; *Rédemption*, *Mors et Vita*; une quantité de *mélodies* sur paroles anglaises ou italiennes, et jusqu'à de la musique de piano et... une *Méthode de cor à pistons*. Comme Mozart, son idole, sa dernière œuvre est un *Requiem*; il est mort subitement en le faisant entendre à sa famille et à quelques intimes.

Ce grand génie, doublé d'un philosophe et d'un érudit, conservera la place qu'il a vaillamment conquise dans l'histoire de la musique française, à laquelle il a fait franchir un grand pas, et dont il restera une des gloires impérissables. Sa nature à la fois mystique et passionnée a ouvert à l'art des voies nouvelles, inexplorées et fécondes, largement exploitées de nos jours, et dont se ressentira longtemps encore toute l'école française.

Les funérailles de Gounod, membre de l'Institut, grand officier de la Légion d'honneur, ont eu lieu aux frais de l'État avec une pompe officielle extraordinaire. C'était un juste tribut à sa valeur.

Membrée (Edmond) (1820 † 1882), né à Valenciennes.

Élève de Carafa. Nombreuses romances : *Page*, *Écuyer*, *Capitaine*; *la Colombe blanche*...

A l'Opéra, en 1857, *François Villon*, un acte; en 1874, *l'Esclave*, quatre actes; au Théâtre-Lyrique, en 1874, *les Parias*, trois actes; les chœurs, d'un beau sentiment, pour *l'Œdipe roi*, tragédie de G. Lacroix.

Musicien très estimé à juste titre, il n'a jamais pourtant obtenu aucun grand succès durable.

Franck (César) (1822 † 1890), né à Liège.

Élève de Zimmermann pour le piano, de Leborne pour le contrepoint, au Conservatoire de Paris, où il fut plus tard, de 1872 à 1891, professeur de la classe d'orgue.

Voici la liste des principales œuvres de ce grand musicien, qui a formé de nombreux et fervents disciples, et doit être considéré comme un véritable chef d'école.

Ruth, églogue biblique; *Rédemption*, poème symphonique; *Rebecca*; *les Béatitudes*, oratorio; *les Éolides*; des *Messes*, des *Offertoires*, des *Pièces d'orgue*, etc.

La Belgique peut revendiquer l'honneur de lui avoir donné le jour. Il procède de Bach par sa haute science, de Gluck par l'élévation expressive, et des romantiques allemands par les procédés harmoniques; ce qui est français chez lui, c'est la clarté, la pureté et la simplicité des moyens. De plus, il a comme caractéristique particulière une noblesse, une élégance de formes et une suavité incomparables, qui font impérissable l'œuvre de ce grand maître.

Il fut aussi un improvisateur merveilleux.

Massé (Victor) (1822 † 1884), né à Lorient.

Élève de Zimmermann et d'Halévy, premier prix de Rome en 1844, ses principaux ouvrages furent : *la Chanteuse voilée*, *les Noces de Jeannette*, *Galathée*, *la Fiancée du Diable*, *Miss Fauvette*, *les Saisons*, *la Reine Topaze*, *la Fée Carabosse*, *la Mule de Pedro*, *Fior d'Aliza*, *Paul et Virginie*.

Il enseigna la composition au Conservatoire depuis 1866 jusqu'à sa mort; depuis 1866 également, il était membre de l'Institut.

Semet (Théodore) (1824 † 1888), né à Paris.

Élève d'Halévy, n'est guère connu que par *la Petite Fadette*, opéra-comique représenté en 1869, qui avait été précédé de *l'On-dine*, *Gil Blas*, *la Demoiselle d'honneur*, et *les Nuits d'Espagne*.

Duprato (1827 † 1892), né à Nîmes.

Premier prix de Rome en 1848, il a donné à l'Opéra-Comique : *les Trovatelles*, *la Déesse et le Berger*, *la Fiancée de Corinthe*, etc., et publié quelques mélodies pleines de charme et de poésie.

Il fut professeur au Conservatoire de 1871 à sa mort.

Gevaert (François-Auguste) (1828), né à Huysse (Flandre).

Musicien d'une profonde érudition, auteur de nombreux et remarquables ouvrages didactiques, *Traité d'instrumentation*, *Cours méthodique d'orchestration*, *Histoire et Théorie de la musique de l'antiquité*.

Il est depuis 1872 directeur du Conservatoire de Bruxelles.

Œuvres principales : *le Billet de Marguerite*, *les Lavandières de Santarem*, opéras-comiques; *Quentin Durward*, drame lyrique; *le Diable au moulin*, *le Château-Trompette*, *le Capitaine Henriot* (1864); *les Deux Amours*; des chœurs pour orphéons, de la musique religieuse; une cantate sur texte flamand, *Jacques Arteveld*, etc.

Poise (Ferdinand) (1823 † 1892), né à Nîmes.

Élève d'Adolphe Adam et de Zimmermann, est l'auteur de plusieurs opéras-comiques : *Bonsoir, voisin*, *les Charmeurs*, *le Jardinier galant*, *le Corricolo*, *les Deux Billets*, *la Surprise de l'Amour*, *les Absents*, *l'Amour médecin*, *Joli Gilles*, plus une œuvre inédite, *Carmosine*, reçue depuis bien des années à l'Opéra-Comique.

Lalo (Édouard) (1830 † 1892), né à Lille.

A commencé par écrire de la musique de chambre et deux *Symphonies*, qui attirèrent peu l'attention du public, puis un opéra en trois actes, *Fiesque*, dont on a beaucoup parlé, mais qui n'a

jamais été représenté; ensuite une *Symphonie espagnole* pour violon et orchestre, qui, exécutée par Sarasate, obtint le plus grand succès; puis une *Rapsodie norvégienne*, un *Concerto pour piano*, *Namouna*, ballet; des *Mélodies* appréciées, un remarquable *Divertissement* pour orchestre, etc.; mais ce n'est que dans sa vieillesse, ou à peu près, qu'il eut enfin la satisfaction de voir son *Roi d'Ys*, écrit depuis bien longtemps, sur la scène de l'Opéra-Comique. Si sa notoriété fut tardive, il a eu pourtant cette joie, dans les dernières années de sa vie, de voir ses efforts appréciés et applaudis de ses contemporains.

Delibes (Leo) (1836 † 1891), né à Saint-Germain-du-Val (Sarthe).

Musicien élégant par essence, auteur de ravissants ballets, fut tout d'abord simple enfant de chœur à la Madeleine, en 1848, puis élève de LeCouppey, de Bazin et d'Adam au Conservatoire.

Doué d'une grande facilité d'écriture, il produisit rapidement de petits ouvrages, inutiles à mentionner ici, mais se manifesta brillamment par le ballet de la *Source* (1866), écrit en collaboration avec un jeune musicien russe, M. *Minkous*. Dès lors, son essor était pris; il produisit successivement : *l'Écossais de Chateau*, *la Cour du roi Pétaud*, le ballet de *Coppélia* (un bijou d'orchestration), *le Roi l'a dit*, opéra-comique; *Sylvia*, ballet, puis *Jean de Nivelle*, *Lakmé* et enfin *Kassya*, dont il ne vit pas la première représentation. On a aussi de lui un recueil de charmantes mélodies, des chœurs, *la Mort d'Orphée*, scène lyrique, etc.

Le style de Delibes est toujours élégant, distingué, charmeur. C'est le successeur direct d'Hérold et d'Adolphe Adam, mais avec plus de verve et de savoir orchestral, et une prodigieuse facilité d'invention mélodique.

En 1881, il avait été nommé professeur de composition au Conservatoire, et il a exercé cette fonction jusqu'à sa mort.

Membre de l'Institut en 1885.

Guiraud (Ernest) (1837 † 1892), né à la Nouvelle-Orléans (Louisiane).

Est mort au champ d'honneur, au Conservatoire, dans le cabinet même du chef du Secrétariat, en plein exercice de ses fonctions tant de professeur de composition (auxquelles il avait été appelé en 1881, après y avoir enseigné l'harmonie de 1877 à 1880), que de membre de l'Institut, où il avait été élu peu de mois avant sa mort, en 1891.

Élève de Marmontel, de Barbereau et d'Halévy, il obtint, en 1859, à l'unanimité et dès son premier concours, le grand prix de Rome, que, par un fait unique dans l'histoire des prix de Rome, son père avait aussi obtenu, trente-deux ans auparavant, en 1827.

Ce musicien distingué, dont la manière résumait si bien les qualités de l'école française, verve, fougue, élégance et clarté, mais dont la carrière fut trop tôt brisée, n'a pu laisser qu'un nombre restreint d'ouvrages, tous bien personnels et caractéristiques : *Sylvie* (1864), *En Prison*, *le Kobold*, *Gretna-Green* (ballet), *Madame Turlupin*, *Piccolino*.

En dehors du théâtre, des *Suites d'orchestre*, dont l'une a pour finale le fameux *Carnaval*, que l'auteur a replacé dans *Piccolino*; et un intéressant petit *Traité d'orchestration*, qui est une des dernières choses auxquelles il ait travaillé.

L'école romantique française atteint enfin l'un de ses plus hauts sommets dans la personnalité du célèbre et si vivement regretté :

Bizet (Georges) (1838 † 1875), né à Paris.

Élève de Zimmermann pour l'harmonie, de Marmontel pour le piano, d'Halévy pour la fugue et la composition. Grand prix de Rome en 1857.

Ce remarquable musicien, qui est certainement aujourd'hui l'une des plus grandes gloires de l'école française, bien qu'il soit mort à trente-sept ans, fut des premiers en France à comprendre le génie de Wagner et à tenter de s'assimiler ses procédés, qu'on reconnaît dans la plupart de ses ouvrages, dont voici la liste à peu près complète : *les Pêcheurs de perles* (1867), *la Jolie Fille de Perth*, *Djamileh*, *l'Arlesienne* et *Carmen* (1875), ces deux derniers des chefs-d'œuvre absolus.

En dehors du théâtre, on peut citer la belle ouverture de *Patrie*, un charmant recueil de vingt *Méodies*, et quelques morceaux de piano.

Son style, clair et mélodique, est toujours bien français par l'élégance et la pureté des lignes; c'est seulement dans le plan d'ensemble et l'emploi des *leit-motifs* que se manifestent les tendances wagnériennes, qu'il professait hautement, ce qui demandait alors un certain courage.

Sous le titre de *Jeux d'enfants*, il a donné des petites pièces charmantes par leur simplicité et leur grâce naïve.

Chabrier (Emmanuel) (1841 † 1894), né à Ambert.

Après avoir, selon la volonté de son père, fait ses études de droit à Paris, où il fut reçu docteur à vingt ans, il fut pendant quelques années attaché au ministère de l'intérieur. C'est dire que ses études musicales furent celles d'un amateur. On ne lui connaît qu'un professeur, Aristide Hignard, qui lui-même avait

obtenu en 1850 un deuxième second prix de Rome, musicien modeste et fort distingué.

Son premier ouvrage fut un opéra-bouffe en 3 actes, *l'Étoile* (1877); vint ensuite *l'Éducation manquée*, 1 acte (non orchestré); puis 10 *pièces pittoresques* pour piano (1881) et 3 *Valses romantiques* pour deux pianos (1883); de la même année, *le Credo d'Amour*, pour chant, et la fameuse rapsodie *España*, pour grand orchestre, qui appela sur lui l'attention. Ensuite parurent successivement : *la Sulamite* (1885), *Habanera* pour piano (1885), *Gwendoline*, grand opéra, 2 actes (1886), *Chanson pour Jeanne*, mélodie (1886), *le Roi malgré lui*, opéra-comique, 3 actes (1887), *Joyeuse Marche* pour orchestre (1890); *l'Île heureuse*, *Toutes les fleurs*, *les Cigales*, *la Villanelle des petits canards*, *la Ballade des gros dindons*, *la Pastorale des cochons roses*, piano et chant (1890), *la Bourrée fantasque* pour piano, et enfin : *A la musique*, chœur pour voix de femmes (1891). Je crois cette liste complète.

Godard (Benjamin) (1849 † 1895), né à Paris.

Élève de Hammer pour le violon et de Reber pour l'harmonie. Musicien d'une rare valeur, ayant maintes fois donné des preuves d'un génie véritable, sans toutefois parvenir jamais à produire un chef-d'œuvre complet, peut-être à cause de la hâti-vité de sa conception et de l'encombrement d'idées qui se pressaient dans son cerveau. Il ne mûrissait pas ses œuvres; il les livrait au public telles qu'elles s'étaient présentées sous sa plume; grandes ou petites, elles ne subissaient aucune retouche, aucune modification. De là l'inégalité de sa production, subordonnée, à l'inspiration du moment, tout étant du premier jet.

Son œuvre maîtresse est *le Tasse*, par lequel il s'est révélé en obtenant, en 1878, à l'âge de vingt-huit ans, le prix de la ville de Paris; ensuite vinrent *Jocelyn*, *le Dante*, *Pedro de Zalamea*, *les Guelfes*, sur lesquels le dernier mot n'a pas été dit. Avant de mourir, il a achevé, mais non entièrement orchestré, la partition de *la Vivandière*, destinée à l'Opéra-Comique, et dont la première représentation a eu lieu en 1895, peu après sa mort; l'orchestration a été terminée par Vidal.

Il a aussi écrit de remarquables œuvres orchestrales : *la Symphonie gothique*, *la Symphonie orientale*, *la Symphonie légendaire*, *la Symphonie-ballet*, *les Scènes poétiques*, deux *Concertos*, l'un pour violon, l'autre pour piano; beaucoup de musique de chambre d'un haut intérêt, et des *Méodies* vocales, une quantité étonnante de morceaux de piano, de valeur inégale, mais parmi lesquelles on doit citer tout au moins : *le Duo symphonique* pour deux pianos, *la Sonate fantastique*, 24 *Études artistiques*, *la Kermesse*, *Marcel le Huguenot*, *les Hirondelles*, charmante œuvre de jeunesse, etc.

Son catalogue tiendrait plusieurs pages de ce livre. Depuis 1887, il avait succédé à René Baillot en qualité de professeur d'ensemble instrumental (musique de chambre) au Conservatoire.

C'est, à l'heure où est écrit ce livre, la dernière perte importante que l'école française ait à déplorer parmi ses grands compositeurs.

Il serait souverainement injuste de ne pas rappeler les noms de quelques-uns au moins des plus saillants virtuoses parmi ceux qui furent les interprètes des grands maîtres français de notre siècle, et dont plusieurs ont été eux-mêmes des compositeurs de talent, ainsi que ceux des éminents théoriciens ou professeurs dont nous avons eu souvent l'occasion de parler au sujet de leurs élèves, devenus maîtres à leur tour. Nous le ferons aussi brièvement que possible, en déplorant les omissions inévitables.

D'abord, quelques grands chanteurs et cantatrices :

Dugazon (Louise-Rosalie) (1753 † 1821), née à Berlin.

A laissé son nom aux rôles de chanteuse légère dans lesquels elle excellait, qu'on distingue souvent en *jeunes Dugazon* et en *mères Dugazon*.

Garat (1764 † 1823), né à Ustaritz (Basses-Pyrénées).

Chanteur extraordinaire, dont l'instinct musical était la première qualité. Nommé professeur de chant au Conservatoire dès sa fondation, il y forma de remarquables élèves, parmi lesquels on peut citer : *Nourrit, Ponchard, Levasseur, Madame Branchu*, etc.

Levasseur (1791 † 1871), né à Bresles (Oise).

Élève de Garat, superbe basse chantante se rattachant à l'école italienne, eut de grands succès à l'Opéra, à Milan et à Londres, de 1813 à 1845, et créa encore en 1849, à Paris, sur l'expresse demande de Meyerbeer, le rôle de Zacharie du *Prophète*; il fut professeur au Conservatoire de 1841 à 1852.

Damoreau-Cinti (1801 † 1863), née à Paris.

Eut de brillants succès au Théâtre-Italien, puis à l'Opéra, ainsi qu'en Angleterre; ensuite elle créa plusieurs rôles importants à

l'Opéra-Comique, puis se voua à l'enseignement; elle fut professeur au Conservatoire de 1834 à 1856.

Nourrit (Adolphe) (1802 † 1839), né à Montpellier.

L'un des plus célèbres ténors de l'Opéra, fit ses études musicales avec Garcia, en secret de son père (*Louis Nourrit*), qui était également ténor à l'Opéra, mais qui avait décidé que son fils serait commerçant. Pendant cinq ans, le père et le fils, qui se ressemblaient au point de rendre la confusion facile, jouèrent ensemble dans les mêmes ouvrages; après la retraite du père, Adolphe Nourrit porta pendant plus de dix ans tout le poids du répertoire de l'Opéra et créa les premiers rôles de tous les grands ouvrages d'Auber, Meyerbeer, Rossini et Halévy.

Il se suicida à Naples, dans un moment d'affolement causé par les craintes exagérées que lui inspirait un léger affaiblissement de ses facultés vocales.

Falcon (Marie-Cornélie) (1812), née à Paris.

Sa vogue ne dura guère que cinq années, de 1832 à 1837, mais elle brilla d'un tel éclat qu'elle a donné son nom aux rôles de nature analogue à ceux qu'elle avait créés; on dit encore : chanter les Falcon..., une Falcon...; le type de ces rôles se trouve dans *Alice de Robert le Diable*, *Valentine des Huguenots*, etc.

Roger (Gustave) (1815 † 1879), né à Saint-Denis.

Un des plus charmants ténors français; débuta en 1838 dans *l'Éclair*, d'Halévy, puis passa rapidement à l'Opéra, où il créa le *Prophète* en 1849.

Sa carrière fut brillante, mais courte; un accident de chasse nécessita l'amputation du bras droit, et, malgré tous ses efforts pour y suppléer par une pièce mécanique, il dut abandonner le théâtre et se vouer à l'enseignement. Il fut nommé, en 1869, professeur de chant au Conservatoire, où il a formé de brillants élèves.

Ce volume ne suffirait pas à énumérer tous nos beaux chanteurs; renonçons-y et passons aux instrumentistes. D'abord quelques célèbres pianistes :

Kalkbrenner (Fréd.-Guill.) (1784 † 1849), né à Cassel.

Fut d'abord élève de son père, compositeur lui-même et écrivain, puis d'Ad. Adam pour le piano et de Catel pour l'harmonie.

Ses grands succès d'exécutant, tant en France qu'en Allemagne, ne lui firent pas négliger la composition, et on a de lui des œuvres nombreuses pour piano, soit seul, soit accompagné d'autres instruments.

Zimmermann (1785 †1853), né à Paris.

Élève de Boïeldieu pour le piano, de Catel pour l'harmonie et de Cherubini pour la composition, il fut surtout un remarquable professeur de piano, et forma au Conservatoire des disciples devenus célèbres à leur tour, notamment Marmontel, qui devait être son successeur, et Ambr. Thomas, le directeur actuel.

Alkan (Charles-Valentin) (1813 †1888), né à Paris.

Élève de Dourlen pour l'harmonie, de Zimmermann pour le piano et la fugue.

Nombreuses compositions pour le piano, d'un style aussi élevé qu'original.

Virtuose admirable dans le style classique sur le piano et le piano-pédalier.

Ritter (Théodore) (1836 †1886), né à Paris.

Remarquable virtuose, aussi intéressant dans l'interprétation des classiques qu'étincelant de verve lorsqu'il exécutait ses propres œuvres, est mort trop jeune, en plein succès, et sans avoir beaucoup produit; on se souvient pourtant de sa *Sonate pour deux pianos*, des *Courriers*, du *Chant du Braconnier* (extrait de son opéra-comique *Marianne*), de la *Zamacueca*, etc.

C'était le pianiste attitré, en quelque sorte, des concerts populaires de Padeloup, surtout dans les dernières années, où son interprétation des concertos de Beethoven, notamment, offrait le plus haut intérêt comme la plus grande élévation de style.

Passons aux instruments à cordes :

Kreutzer (Rodolphe) (1766 †1831), né à Versailles.

Célèbre virtuose, protégé dès son enfance par la reine Marie-Antoinette, il fut nommé professeur de violon au Conservatoire, presque à la création de cet établissement; puis chef d'orchestre de l'Opéra en 1817. Beethoven lui a dédié une de ses plus remarquables Sonates pour piano et violon. Il a beaucoup écrit, même pour le théâtre¹.

Baillot (1771 †1842), né à Passy, près Paris.

L'un des plus célèbres violonistes français; doit être considéré comme le créateur de l'école actuelle du violon.

Sa réputation fut européenne; il était aussi remarquable dans la musique de chambre que dans les morceaux de pure virtuosité.

Il a laissé un assez grand nombre de compositions, peu connues

1. Il ne faut pas le confondre avec d'autres *Kreutzer*, compositeurs allemands, dont le plus célèbre eut pour prénom *Conradin*.

aujourd'hui, et une *Méthode de violon*, *l'Art du violon*, qui est l'ouvrage le plus élevé qu'on ait jamais écrit à ce sujet.

Professeur au Conservatoire de 1795 à sa mort.

Son fils, René Baillot, a été professeur d'ensemble (musique de chambre) au Conservatoire, de 1848 à 1886.

Rode (1774 †1830), né à Bordeaux.

On a publié de lui dix *Concertos* célèbres et de la musique de chambre.

Ce fut un grand virtuose, qui eut d'immenses succès dans toutes les principales villes d'Europe; le Premier Consul l'attacha, comme violon solo, à la musique de sa chambre; il eut pour maître Viotti.

Robberechts (1797 †1860), né à Bruxelles.

Élève de Baillot, puis de Viotti, quelque peu professeur de Ch. de Bériot, il a écrit pour le violon un petit nombre d'œuvres distinguées, dont une *Berceuse* célèbre.

Bériot (Ch.-Auguste de) (1802 †1870), né à Louvain.

Virtuose hors ligne et compositeur pour son instrument. On a de lui : une remarquable *Méthode de violon*, 7 *Concertos*, des *Airs variés*, des *Fantaisies* en grand nombre sur les opéras en vogue de son temps, des *Études*, des *Sonates* pour piano et violon, etc.

Il épousa M^{me} Malibrant, célèbre cantatrice, fille du non moins célèbre chanteur Garcia.

Massart (Lambert) (1811 †1892), né à Liège.

Élève de Kreutzer pour le violon, de Fétis pour le contrepoint, il fut nommé professeur au Conservatoire en 1843, et occupa cette fonction de la façon la plus brillante jusqu'en 1890. Sa femme, M^{me} Massart (Aglé Masson) (1827 †1887), fut l'un des meilleurs professeurs de piano de cet établissement de 1875 à 1887.

L'un et l'autre ont formé d'excellents élèves.

Alard (Delphin) (1815 †1888), né à Bayonne.

Élève de Habeneck pour le violon, de Fétis pour la composition.

Nombreux ouvrages pour violon : *Fantaisies*, *Méthodes*, *Ouvrages didactiques*, *Études*. Professeur au Conservatoire de 1843 à 1875.

Léonard (1819 †1890), né à Bellaire (Belgique).

Célèbre violoniste belge, et professeur au Conservatoire de Bruxelles, eut les plus grands succès dans toute l'Europe, et notamment à Paris, où il est mort. Il était élève d'Habeneck.